



Angèle Kremer-Marietti

Groupe d'Études et de Recherches Épistémologiques, Paris

Colloque de Tunis, Institut des Sciences humaines et sociales, 17-19 Avril 2008

Nietzsche et l'énergie de la puissance

Pour se lancer dans la spéculation philosophique, Nietzsche a suivi les connaissances scientifiques de l'époque parvenues jusqu'à lui et fondées sur des faits avérés, qu'ils fussent historiques ou matériels. Qu'il s'agisse de philologie, d'anthropologie ou de physique et chimie, biologie, les sources de Nietzsche sont sérieuses.

Dans les conditions d'une information universelle, telles sont les questions que se pose Nietzsche : Quel rôle doit jouer la philosophie ? Dans quel style ? À partir de quelles notions centrales ? Sur quelles bases ? Et dans quelles perspectives ? Telles sont aussi les questions auxquelles il répond. C'est pourquoi je vais aborder successivement les points suivants :

1. La *poësis* et, en particulier, la production philosophique
2. Les lectures déterminantes de Nietzsche
3. La méthode et ses objets
4. La Volonté de puissance et l'Éternel retour
5. Conclusion

1. La *poësis* et, en particulier, la production philosophique

Qu'il s'agisse du point de vue d'une philosophie de la nature ou du point de vue d'une philosophie de l'esprit, l'examen scrutateur de Nietzsche dégage une homogénéité qui se manifeste dans ce qu'il est convenu d'appeler depuis Aristote la *poësis*.

Poësis en grec, *Schöpfung* en allemand, c'est la création, intellectuelle ou manuelle: c'est-à-dire l'œuvre, l'action en tant qu'énergie créatrice de la nature dont procède par mimétisme toute création et production humaine. Nietzsche honore la *poësis* car, pour lui, « l'agir est tout »¹ et « il n'y a pas d'être derrière l'agir »² (voir *Contribution à la généalogie de la morale*, 1887, aphorisme XIII). En particulier, pour que le philosophe agisse, c'est-à-dire crée des valeurs ou des concepts (comme c'est son métier), il lui suffit d'affirmer, sans jamais pouvoir ni réellement prouver ni véritablement réfuter.

¹ Friedrich Nietzsche, *Contribution à la généalogie de la morale* (1887), Traduction, Notes et Introduction « De la philologie à la généalogie » par Angèle Kremer-Marietti, Paris, L'Harmattan, 2006, XIII, p. 151.

² Ibid.

Prenons la création d'une philosophie, qu'elle soit ou non un système. C'est ce dont Nietzsche traite dans *Par delà le bien et le mal*³ (1886), quand il explique la création de toute nouvelle philosophie par la confession et par l'intention, morale ou immorale, de son auteur : car « il n'y rien qui ne soit impersonnel chez le philosophe »⁴ ; tout est personnel.

Dans la perspective nietzschéenne, la philosophie commence avec une législation de la grandeur⁵ ou une législation des concepts⁶ et des valeurs⁷. Dans cette orientation, le manque d'égard envers le présent⁸ et le goût pour une sorte de devenir intemporel mettent le philosophe dans l'état d'esprit adéquat pour atteindre l'envergure des grandes philosophies. Solitaire⁹ et libre, le philosophe veut avant tout remplacer la tradition par l'image nouvelle d'un « monde ventilé d'un air pur et vif, au sol sec et résistant »¹⁰. Pour Nietzsche, la préparation philosophique est passée par l'exercice de la philologie en même temps que par la réconciliation de deux expériences différentes : d'un côté, tout ce que l'enfant a appris et, de l'autre, tout ce que l'adulte a connu¹¹. Nietzsche voit en effet dans l'activité philosophique un art de la transfiguration¹² en même temps que l'aptitude au devoir de méfiance¹³. Allant jusqu'à réconcilier le premier et le dernier, le philosophe se donne la tâche de personnaliser la mauvaise conscience de son époque¹⁴ et, par conséquent, d'être en contradiction avec ses contemporains. Mais Nietzsche ne craint pas d'être en guerre ; au contraire, il précise, dans *Ecce homo* (1888), que sa philosophie fait la guerre, en particulier, « à tous les sentiments de vengeance et de rancune »¹⁵ et que lui-même, tout en ignorant totalement le ressentiment, il pratique volontiers la guerre entre pairs¹⁶ et, de préférence, avec un adversaire victorieux, dans un isolement complet, c'est-à-dire sans le secours d'alliés, seulement afin de mettre en évidence une calamité, et toujours « en l'absence de tout différend personnel »¹⁷.

Plaçant la philosophie sur ce mode paradoxal et s'y plaçant lui-même, Nietzsche déclare qu'il est le premier philosophe tragique, qui fût jamais¹⁸. Réfléchissant sur ce qui caractérise les philosophies du passé, Nietzsche constate que, bien que la philosophie soit l'expression d'une tendance vers la connaissance, ce n'est pas « l'instinct de la connaissance » qui a inspiré les philosophes, mais que c'est un autre instinct qui a

³ Friedrich Nietzsche, *Par delà le bien et le mal. Prélude à une philosophie de l'avenir* (1886), Présentation et Traduction d'Angèle Kremer-Marietti, Paris, L'Harmattan, 2006 (sigle PBM), 6, p. 25.

⁴ Ibid.

⁵ *Gesetzgebung der Grösse* : surtout en Grèce, constatation de Nietzsche jusqu'en 1873 ; voir dans la nouvelle édition dénommée *Kritische Studienausgabe* de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, en 15 volumes, chez Walter de Gruyter, Berlin/New York, 1967-77 et 1988 : 2^e éd. revue (sigle KSA) : KSA 1.813, 7.447, 7.497, 7.544.

⁶ Inédits 1884-1885, KSA 11.446.

⁷ Inédits 1884-1885, KSA 11.611.

⁸ *Nichtachtung der Gegenwärtigen* : Inédits 1870-1873, KSA 1. 813.

⁹ Voir *Considérations inactuelles* (1873) : « als einsamer Wissender » : KSA 1.271 ; dans *Zarathoustra, Vom Wege der Schaffenden* : KSA 4.80.

¹⁰ Inédits de 1873 : KSA 1.712.

¹¹ Cf KSA 1.712, *Aurore* (1880), V, 504: „Sollte es denn die Aufgabe der Philosophie sein, zwischen dem, was das Kind gelernt und der Mann erkannt hat, zu versöhnen?“

¹² *Kunst der Transfiguration* : KSA 3.349 ; voir *Le Gai Savoir* (1882), Avant-propos, 3).

¹³ PBM 34.

¹⁴ *Le cas Wagner* (1888), Avant-propos.

¹⁵ *Ecce homo* (1888), trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard, 1942, p.31

¹⁶ *Op. cit.*, p. 32.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 33.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 91.

instrumentalisé la connaissance pour une autre fin car, contrairement à ce qui se passe chez le savant, le philosophe fait intervenir sa morale personnelle. En effet, écrit Nietzsche, en ce qui concerne le philosophe, « sa morale donne un témoignage décisif et déterminant de *ce qu'il est* – c'est-à-dire selon quelle hiérarchie les instincts les plus profonds de sa nature sont placés les uns par rapport aux autres. »¹⁹. Parce qu'en fait, pour Nietzsche, tous les instincts aspirent à philosopher, et il n'y a pas de positions morales les plus diverses qui n'aient pris la parole dans l'histoire et qui n'aient commencé à discourir logiquement. Ces « génies inspirateurs » que sont les instincts n'ont rien de scientifique, mais ils deviennent assez logiques pour inspirer les philosophes.

Tout philosophe se croit logique. Justement, à propos de la « logique », Nietzsche fait remarquer, en particulier dans *Par delà la bien et le mal*²⁰ (aphorisme 17), que le « je pense » est l'affirmation la moins assurée qui soit. Nietzsche s'interroge autrement que Descartes : est-ce vraiment moi qui pense ? demande-t-il. Autrement dit, le « je pense » n'induit pas le « moi ». Car Nietzsche pense que les raisonnements suivent la routine grammaticale selon laquelle agir ou penser présuppose un sujet. Aussi Nietzsche s'inquiète : « la pensée ne nous aurait-elle pas joué le pire des tours ? »²¹. C'est alors que Nietzsche taxe de « naïveté morale » les philosophies qui tablent sur la « certitude immédiate ». Il traite même les philosophes dogmatiques de « tyrans de l'esprit ». À propos de la logique bivalente, Nietzsche demande ce qui peut bien nous assurer de ce qui est généralement affirmé dans « l'antinomie radicale entre le 'vrai' et le 'faux' ». N'y aurait-il pas plutôt des degrés dans l'apparence ? Des valeurs diverses ? Des nuances à traduire dans le discours ? C'est pourquoi, en conséquence de ses positions sur la philosophie et le philosophe, Nietzsche se croit autorisé à ironiser à l'endroit du sujet, de l'attribut et de l'objet. Dans la même veine sceptique et critique, il lui vient une question concernant le monde et nos instincts, c'est-à-dire notre rapport au monde, une question née du soupçon, et qui est celle-ci : et si, de « réel » dans le monde, il n'y avait que nos instincts ?²² C'est-à-dire seulement « notre monde d'appétits et de passions » ? Dans cette perspective, la pensée elle-même ne serait-elle pas autre chose que le rapport mutuel de nos instincts ? Il s'ensuit une autre question : notre aisance à comprendre le monde mécanique vient-elle de nos instincts ? Ce mode d'approche entraîne Nietzsche vers une hypothèse commandée par sa « méthode » : il en vient à considérer une même volonté en nous et hors de nous, sur la base non pas d'une causalité unique, mais sur la découverte d'une multitude de causalités.

Comme on le voit, ce n'est pas le nihilisme (dont il dit néanmoins que le philosophe peut s'y reposer un moment²³), mais bien un scepticisme critique qui positionne Nietzsche par rapport à la philosophie traditionnelle qu'il juge arriérée. Car il oppose à tous les systèmes la question du « comment » de la pensée du système : et aucun ne peut échapper à cette suspicion. C'est pourquoi le philosophe est avant tout pour Nietzsche un « créateur de valeurs »²⁴ et un « constructeur de concepts »²⁵. Ce scepticisme à

¹⁹ PBM, *ibid.*

²⁰ PBM 17

²¹ PBM 34

²² PBM 36.

²³ Inédits 1887-1888, KSA 13.51: „Ein Philosoph erholt sich anders und in Anderem: er erholt sich z.B. im Nihilismus. Der Glaube, daß es gar keine Wahrheit giebt, der nihilisten-Glaube ist ein großes Gliederstrecken für einen, der als Kriegsmann der Erkenntniß unablässig mit lauter häßlichen Wahrheiten im Kampfe liegt. „

²⁴ *Contribution à la généalogie de la morale*, I, II, *op. cit.*, p.129.

l'endroit des philosophies passées ne procède pas d'un parti pris gratuit ; il se fonde, au contraire, sur des révélations irréfutables inspirées par de nombreuses lectures scientifiques : c'est de là que Nietzsche voit le monde découvert par la science, un monde qui vient déranger le monde rêvé par la philosophie. C'est pourtant de ce nouvel apport dont Nietzsche veut bénéficier, contre les positions idéalistes de la philosophie passée, car pour Nietzsche on ne doit plus penser la philosophie séparée des sciences de la nature²⁶. Pour lui, l'« idéaliste » est « l'antithèse du connaissant honnête et intrépide »²⁷ : d'une part, les jugements des idéalistes le dégoûtent ; d'autre part, ils sont inutilisables. Tout cela, parce qu'au fond la philosophie est une tendance difficile au savoir²⁸, et même une tendance illimitée vers tous les savoirs que le philosophe cherche désespérément à unifier²⁹.

Aussi Nietzsche envisage-t-il une nouvelle manière de philosopher pour les philosophes du futur : d'où le sous-titre de son livre *Par delà le bien et le mal* : « Prélude à une philosophie de l'avenir ». Prenant ses distances avec l'opinion publique (la *doxa* platonicienne), le philosophe use de sa caractéristique de pensée qui le tourne vers le futur et, comme l'exprime l'aphorisme 212 de *Par delà le bien et le mal*, il doit assumer une absence de cloisonnement entre les disciplines du savoir : c'est ce dont dépendra la force de sa volonté responsable et ce qui est impliqué dans l'idée de grandeur, c'est-à-dire « ce qui peut être à la fois divers et entier, étendu et plein »³⁰. Nietzsche fait du philosophe une émanation des ateliers de la nature : avec l'artiste, le philosophe partage les secrets d'atelier de la nature³¹.

2. Les lectures déterminantes de Nietzsche

Une semblable disposition implique une information importante relative aux travaux des sciences de la nature de son époque. La documentation en sciences biologiques et physiques que contient la bibliothèque de Nietzsche, dont l'inventaire a été dressé il y a déjà quelques années par Alwin Mittasch³², ne peut laisser aucun doute : Nietzsche a lu les grands travaux scientifiques de son époque. Il était au courant des derniers progrès de la physique et de la biologie. J'ai moi-même, par ailleurs, inventorié ses lectures

²⁵ Inédits 1884-1885, KSA 11. 486 : „Was am letzten den Philosophen aufdämmert: sie müssen die Begriffe nicht mehr sich nur schenken lassen, nicht nur sie reinigen und aufhellen, sondern sie allererst machen, schaffen, hinstellen und zu ihnen überreden.“

²⁶ Cf. *Humain, trop humain* (1878-1880), Traduction de A.-M. Desrousseaux et H. Albert revue par Angèle Kremer-Marietti. Introduction et notes par A. Kremer-Marietti, Paris, Le Livre de Poche, 1995, I, 1.

²⁷ *Nachgelassene Fragmente* 1882-1884, *Kritische Studienausgabe Herausgegeben von Giorgio Colli und Massimo Montinari*. Cf. KSA 10.1[71] : „,Idealist' als Gegensatz des r e d l i c h e n und furchtlosen Erkennenden. Die Urtheile des Idealisten machen mir Ekel, sie sind ganz unbrauchbar.“

²⁸ Inédits 1872-1873, KSA 7.422 : „Jetzt ist uns eine höhere Form des Lebens gegeben, ein Hintergrund der Kunst — jetzt ist auch die nächste Folge ein wählerischer Erkenntnißtrieb d.h. Philosophie.“

²⁹ Inédits 1872-1873, KSA 7.424 : „Höchste Würde des Philosophen zeigt sich hier, wo er den unbeschränkten Erkenntnißtrieb concentrirt, zur Einheit bändigt.“

³⁰ PBM 212, *op.cit.* p. 167.

³¹ Inédits 1872-1873, KSA 7.421: „Der Philosoph ist ein Sich-offenbaren der Werkstätte der Natur — Philosoph und Künstler reden von den Handwerksgeheimnissen der Natur.“

³² Alwin Mittasch, *Friedrich Nietzsche als Naturphilosoph*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1952.

ethnologiques³³ qui peuvent concourir avec les premières autant par leur importance que par leur étendue.

En 1868, âgé de 24 ans, après la maladie due au service militaire, de retour à Leipzig (où il avait étudié dès 1865, après avoir commencé à l'université de Bonn en 1864), Nietzsche connaît les ouvrages de Helmholtz³⁴, l'un des fondateurs de la thermodynamique, qui distingua entre l'énergie potentielle et l'énergie mécanique et permit d'admettre que l'univers recèle une énorme quantité d'énergie constante. Nietzsche lut l'ouvrage de 1847, sur la conservation de l'énergie, et celui de 1854, sur l'interaction des énergies de la nature. À cette époque, Nietzsche lisait aussi des ouvrages de biologie : celui de Treviranus³⁵ sur les phénomènes et les lois de la vie organique (1832) ; de même, il a lu les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* de Bichat (1800) ; il a lu les livres de Oken³⁶ sur la philosophie de la nature (1809), et sur la procréation (1809) ; également celui de Carus³⁷ sur l'anatomie comparée (1825).

Entre les années 1870 et 1874, on voit que Nietzsche a emprunté trois fois à la Bibliothèque de l'Université de Bâle (où il enseigne la philologie depuis 1869) la *Philosophia naturalis* (1763) du philosophe et savant serbe Boscovich (1711-1787), penseur qu'il citera souvent, et dont on pensait, à l'époque, qu'il continuait Newton tout en s'y opposant. En 1758, Boscovich avait énoncé une théorie dynamique de la matière, fondée sur l'hypothèse atomique. Boscovich fut le premier à postuler l'existence d'une force agissant entre les atomes sur de très courtes distances. Les principales propositions de Boscovich sont notables : la loi de continuité, l'impénétrabilité de la matière, l'indivisibilité des constituants primaires de la matière ; il concevait celle-ci comme flottant dans le vide ; il présentait la force mutuelle entre certains points comme une énergie répulsive à certaines distances et attractive à d'autres ; enfin, pour lui, ce qu'il appelait les points n'étaient jamais dans un repos absolu. Le nom de ce savant apparaît dans *Par-delà le bien et le mal*³⁸, où Nietzsche a repéré l'originalité de ce physicien ; il écrit : « Boscovich nous a appris à renoncer à la croyance en la dernière chose de la terre qui 'tint ferme', la croyance à la 'substance', à la 'matière', à ce résidu de terre, à ce grumeau, l'atome : ce fut le plus grand triomphe sur les sens qui jusqu'ici ait été remporté dans le monde. » C'est à partir de Boscovich que Nietzsche conçoit sa théorie de l'énergie et sa théorie de la constitution dynamique de la matière et des atomes : il s'est rallié à la conception atomique de Boscovich, pour qui les atomes ne sont pas des corpuscules mais des « points d'énergie sans étendue » (*ausdehnungslose Kraftpunkte*). Nietzsche écrit, de même, entre 1869 et 1872 : « L'atome comme point, sans contenu »³⁹.

³³ Cf. A. Kremer-Marietti, « Nietzsche et la vengeance comme restitution de la puissance », in *La vengeance*, Gérard Courtois (dir.), Paris, Éditions Cujas, 1984, pp. 219-241; id., « Justice et châtement: la leçon de Nietzsche » (à paraître).

³⁴ Hermann v. Helmholtz, *Über die Erhaltung der Kraft*, 1847; id., *Über die Wechsel-wirkung der Naturkräfte*, 1854.

³⁵ Gottfried Reinhold Treviranus, *Über die Erscheinungen und Gesetze des organischen Lebens*, 1831-1933, en 3 volumes.

³⁶ Lorenz Oken, *Die Zeugung*, 1805; id., *Lehrbuch der Naturphilosophie*, 2ème éd., 1843.

³⁷ Carl Gustav Carus, *Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie*, 1825.

³⁸ PBM 12, *op. cit.* p.32.

³⁹ Inédits 1870-1871, KSA 7.216 : „1. Nachweis, warum die Welt nur eine Vorstellung sein kann. 2. Diese Vorstellung ist eine verzückte Welt, die ein leidendes Wesen projicirt. Analogie-Beweis: wir sind zugleich Wille, aber ganz in die Erscheinungswelt verstrickt. Das Leben als ein fortwährender, Erscheinungen projicirender und dies mit Lust thuender Krampf. Das Atom als Punkt, inhaltslos, rein Erscheinung, in jedem kleinsten Momente werdend, nie seiend.“

En 1882, Nietzsche verra l'espace comme étant une idéalité objective : « là où il y a de l'espace, il y a de l'être »⁴⁰, écrit-il ; pour lui, il n'y a pas d'espace vide, tout est énergie⁴¹. En fait, l'espace et le temps n'étaient pour Nietzsche que deux expressions de la même chose⁴². Un philosophe matérialiste dont Nietzsche s'est beaucoup inspiré écrivait, selon la même analogie, «La pensée et l'étendue ne peuvent [...] être considérées que comme les deux modalités d'une seule et même substance»⁴³ : c'était Louis Büchner, l'auteur de *Force et matière*⁴⁴. Aussi, Nietzsche sentait-il que « toute chose a deux aspects : celui de l'écoulement et celui du devenir »⁴⁵.

Un autre physicien important pour Nietzsche fut Julius Robert von Mayer (1814-1878), qui calcula en 1842 l'équivalent mécanique de la calorie, et dont il lut, vers 1880, les travaux sur la conservation de l'énergie. Nietzsche en parle à Peter Gast, du moins lui écrit-il une carte postale, le 16 avril 1881. Mayer passe pour être le premier à avoir énoncé le principe de la conservation de l'énergie en ce qui concerne les phénomènes biologiques, à côté des systèmes physiques. Mayer publia, en 1867, l'ouvrage intitulé *La mécanique de la chaleur*, concernant la mécanique de la chaleur et son mouvement, dont Nietzsche lut, en 1881, la deuxième édition de 1873. Ce qui, chez Mayer, a pu influencer Nietzsche est avant tout la théorie établissant le calcul de l'équivalent mécanique de la calorie, et selon laquelle tout événement était lié à des transformations d'une unique et universelle énergie de la nature : c'est aussi ce qu'écrivait Mayer en 1845⁴⁶. Il semble que ce soit dans sa thèse de l'Éternel Retour que Nietzsche ait appliqué ces conceptions de Mayer ; Nietzsche écrivait, en effet :

« Si le monde peut être pensé en tant qu'une grandeur déterminée d'énergie et en tant qu'un nombre déterminé de centres d'énergie – et toute autre représentation demeure indéterminée et par conséquent inutilisable – »⁴⁷ etc...

Donc, pour Nietzsche, l'énergie constitue l'univers et elle est en quantité limitée. De même, on peut lire de Nietzsche : « Nous nous interdisons le concept d'une énergie infinie en tant qu'elle serait incompatible avec le concept d'énergie »⁴⁸. Dans une lettre

⁴⁰ Inédits 1870-1873, KSA 1.847: „Giebt es absolute Bewegung, so giebt es keinen Raum: giebt es absoluten Raum, so giebt es keine Bewegung; giebt es ein absolutes Sein, so giebt es keine Vielheit. Giebt es eine absolute Vielheit, so giebt es keine Einheit.“

KSA 10. 156 : „Mit festen Schultern steht er gestemmt gegen das Nichts: und wo Raum ist, da ist Sein.“

⁴¹ Inédits 1882-1884, KSA 10.1[3].

⁴² Inédits 1884-1885, KSA 11.266: „Daß „Kraft“ und „Raum“ nur zwei Ausdrücke und verschiedene Betrachtungsarten derselben Sache sind: daß leerer Raum“ ein Widerspruch ist, ebenso wie „absoluter Zweck“ (bei Kant), „Ding an sich“ (bei Kant) „unendliche Kraft“ „blinder Wille“.,

⁴³ Cf. Louis Büchner, *Force et matière*, traduit sur la dix-septième édition allemande par Victor Dave, Paris, Schleicher Frères, 1906, p. 199.

⁴⁴ Ludwig Büchner, *Kraft und Stoff*, Frankfurt am Main, Meidinger, 1855.

⁴⁵ Inédits 1882-1884, KSA 10.147: „Jedes Ding hat zwei Gesichter, eins des Vergehens, eins des Werdens“.

⁴⁶ Cf. Julius Robert von Mayer, *Die organische Bewegung in ihrem Zusammenhange mit dem Stoffwechsel. Ein Beitrag zur Naturkunde* (1845).

⁴⁷ Inédits 1887-1889, KSA 13.374: „Wenn die Welt als bestimmte Größe von Kraft und als bestimmte Zahl von Kraftcentren gedacht werden darf — und jede andere Vorstellung bleibt unbestimmt und folglich unbrauchbar — so folgt daraus, daß sie eine berechenbare Zahl von Combinationen, im großen Würfelspiel ihres Daseins, durchzumachen hat. „

⁴⁸ Inédits 1880-1882, KSA 9.574: „Wir bestehen darauf, daß die Welt, als eine Kraft, nicht unbegrenzt gedacht werden darf — wir verbieten uns den Begriff einer unendlichen Kraft, als mit dem Begriff „Kraft“ unverträglich.“

du 20 Mars 1882 adressée de Gênes à Peter Gast, Nietzsche écrit cependant qu'il penche pour la théorie de Boscovich, qui permet d'affirmer qu'il n'y a pas de matière, mais seulement de l'énergie, contre celle de Mayer qui prétend à la vérité simultanée de deux propositions qui semblent contradictoires à Nietzsche : d'une part, la proposition « il n'y a qu'une énergie » ; d'autre part, la proposition « il y a aussi de la matière ». Nietzsche affirmait, dans une réponse à Gast (23 juillet 1885), « ce que vous m'écrivez sur des 'états d'équilibre' et une 'indestructibilité de l'énergie' appartient à mes articles de foi ». Précisément, Nietzsche a dressé une liste de principes⁴⁹ qu'il a admis et qui sont les suivants :

Principes

Le d e r n i e r état physique de l'énergie, que nous déduisons, doit aussi nécessairement être le p r e m i e r.

Le dispersion de l'énergie dans l'énergie latente doit être la cause de la naissance de l'énergie la plus v i v a n t e. À un état de négation doit suivre l'état positif le plus haut.

L'espace est comme la matière une forme subjective. Le temps non.

L'espace a été généré à travers l'hypothèse d'un espace vide. Il n'existe pas. Tout est énergie.

Le mû et le mouvant, nous ne pouvons les penser ensemble, mais c'est ce qui fait la matière et l'espace. Nous isolons.

Le développement d'une chose permet de déduire la naissance de la chose.

Tout développement est une naissance.

La matière est une forme subjective.

Nous ne pouvons nous penser autrement que matériellement.

Avec ce texte, qui résume toute sa physique, Nietzsche renverse le dernier état en premier état dans une circulation d'une même énergie ; circulation qui pourra lui faire concevoir un « éternel retour du même » : idée de Nietzsche implicite en 1872, ensuite affirmée dans une intuition en 1881 et donc confirmée entre 1882-1884. Une énergie intense peut naître là où rien ne signale sa virtualité ; mais celle-ci fait que sa présence provient d'une dispersion énergétique. Car, pour Nietzsche, ce que nous croyons être de la matière et/ou de l'espace, cela n'existe pas : espace et matière sont des formes subjectives, comme chez Kant les formes *a priori* de l'espace et du temps ; tandis que le temps, au contraire, existe pour Nietzsche, mais avec la double particularité : de s'écouler et de progresser ou de devenir.

⁴⁹ Inédits 1882-1884, KSA 10. 9 :

„Grundsätze

Der letzte physikalische Zustand der Kraft, den wir erschliessen, muss auch nothwendig der e r s t e sein.

Die Auflösung der Kraft in l a t e n t e Kraft muß die Urasche der Entstehung der l e b e n d i g s t e n Kraft sein. Dem einen Zustand der Negation muß der Zustand der h ö c h s t e n Position folgen.

Raum ist wie Materie eine subjektive Form. Zeit nicht.

Raum ist erst durch die Annahme leeren Raumes entstanden. Den giebt es nicht. Alles ist Kraft.

Bewegtes und Bewegendes können wir nicht zusammen denken, aber das macht Materie und Raum.

Wir isolieren.

Die Entwicklung eines Dinges erlaubt Rückschlüsse auf die Entstehung des Dings.

Alle Entwicklung ist eine Entstehung.

Materie, Stoff ist eine subjektive Form.

Wir können uns Nichts anders als stofflich denken.“

Nietzsche continue ensuite, dans le même texte, en affirmant que nous ne pouvons penser que d'une façon matérialiste ; même nos abstractions proviennent d'une matérialité raffinée que nous sommes d'ailleurs prêts à nier : on dirait que nous avons le devoir de désapprendre nos principes. Ces quelques éléments permettent déjà de conclure que le centre de sa philosophie de la nature – et parallèlement le centre de sa philosophie de la valeur – est bien chez Nietzsche une *théorie de l'énergie* qui justifie autant sa théorie de la « Volonté de puissance » que sa théorie de l'« Éternel retour ». Nietzsche passe ainsi, des constatations fondamentales tirées des sciences de la nature, à des propositions relatives à la vie universelle, au psychisme et même à la vie collective.

Un concept a été mis en valeur par Alwin Mittasch⁵⁰, un concept reconnaissable à la fois chez Mayer et chez Nietzsche qui s'en inspire – et qu'on a négligé chez lui – c'est celui de déclenchement ou de libération : en allemand, *Auslösung*. Concept que Nietzsche tient directement de Mayer, que l'on trouve dans l'article de 1876 de celui-ci, intitulé « Über Auslösung »⁵¹. Nietzsche l'a utilisé dans des sémantiques à partir du terme allemand *Auslösung*, signifiant déjà chez Mayer diverses formes de déclenchement : que ce soit un processus mécanique, ou la catalyse chimique, ou l'excitation physiologique et/ou psychophysique, aussi le déclenchement de mouvements musculaires en tant qu'actes ; soit la forme toute particulière qu'est le déchaînement d'énergies potentielles. Dans une carte postale du 16 avril 1881, Nietzsche exprime à Peter Gast quelle importance il attache à cette notion de Mayer pour sa propre philosophie. La signification de ce concept s'éclaire par l'usage sous la traduction de Nietzsche dans le terme de « force impulsive » ou « opérante » (*treibende Kraft*), voire « dirigeante », par exemple dans *Le Gai savoir* (1882), livre V, aphorisme 360⁵² :

« Deux sortes de causes que l'on confond. —

J'ai appris à distinguer la cause de l'agir de la cause de telle-et-telle façon d'agir, de l'agir en tel sens, de l'agir dans tel but. La première sorte de cause est un quantum de forces accumulées qui attend d'être dépensé d'une manière quelconque, à une fin quelconque ; la seconde sorte, en revanche, comparée à cette force disponible, est quelque chose de tout à fait insignifiant, un petit hasard à la faveur duquel ce quantum se 'change' dès lors d'une manière déterminée : l'allumette par rapport au baril de poudre. Parmi ces petits hasards, ces allumettes, je rangerai toutes les prétendues 'fins', ainsi que les 'professions' beaucoup plus prétendues encore ; elles sont relativement fortuites, arbitraires, presque indifférentes par rapport à l'immense quantum de force qui presse, comme je l'ai dit, à être dépensé d'une quelconque manière. On le considère communément sous un autre angle : on est habitué à ne voir que la force impulsive dans le but même (fins, professions, etc.), conformément à une fort vieille erreur, — mais le but n'est que la force dirigeante, et de ce fait on a confondu le pilote avec la vapeur. » [...]

3. La méthode et ses objets

C'est pour ainsi dire par couches successives que se découvre la pensée de Nietzsche dans l'approfondissement des définitions et des mécanismes qui y sont opératoires. Les

⁵⁰ Alwin Mittasch, *op. cit.*, pp. 114-127.

⁵¹ Cf. *Weyrauch's Ausgabe*, Band I, 440-446 (1893). Le texte a été publié par A. Mittasch, *op. cit.*, pp. 115-117.

⁵² *Le Gai Savoir* (1882), Textes et variantes établies par G. Colli et M. Montinari. Textes traduits de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris Gallimard, 1967, p. 254.

modèles physiques de la dynamique et de la thermodynamique y sont à l'œuvre dans une conception de l'énergie comme *travail*, en même temps que dans l'idée d'une *valeur active en tant qu'elle est agissante*.

Nietzsche considère qu'il existe une parenté des forces de la nature⁵³. Qu'il s'agisse du psychique (comme chez Freud), ou du somatique (comme aujourd'hui chez Damasio), Nietzsche écrit d'une manière générale en pensant à la fois au corps psychique et somatique et au corps social et politique. C'est pourquoi des notions mécaniques se retrouvent utilisées à propos du phénomène humain ou du phénomène collectif. Pour l'énergie somatique, Nietzsche use de symboles appropriés, tel Dionysos comme symbole de la vie, tels les rythmes de la danse pour l'énergie physique ; et là, en ce qui concerne la vie, Nietzsche favorise le terme *Energie* de préférence au terme *Kraft* (qui signifie force et/ou énergie) :

« Maintenant l'essence de la nature doit s'exprimer : un monde nouveau de symboles est nécessaire, les représentations accompagnatrices viennent à titre de symbole sous les images d'une essence humaine élevée, elles sont représentées avec l'énergie physique la plus haute par le moyen de toute la symbolique corporelle, par les mouvements de danse. » 54

Dans quelque domaine que ce soit, pour Nietzsche: « La valeur est le *quantum* le plus élevé de la puissance (*Macht*) que l'homme puisse s'incorporer »⁵⁵. Notons que Nietzsche préfère parler de l'homme ou de l'être humain (*der Mensch*) comme notion concrète par opposition à l'humanité, qui est une notion abstraite. C'est pourquoi la phénoménologie nietzschéenne passe de l'énergie (*Energie*) ou de la force [et/ou l'énergie (*Kraft*)] à la puissance (*Macht*), l'énergie produisant la puissance. Il semble que la différence sémantique entre *Kraft* (force et/ou énergie) et *Macht* (puissance) concerne l'intensité et l'effectivité ; et celles-ci résultent pour Nietzsche directement de la force opérante (*die treibende Kraft*) et dirigeante (*dirigierende Kraft*), tendant naturellement à la puissance. Dès lors, toute combinaison de forces sociales ou individuelles implique, consciemment ou inconsciemment, une volonté dirigée vers plus de puissance effective. Aussi une « physique » ou, si l'on veut, une étude de la nature de la puissance est en permanence développée par Nietzsche pour correspondre, par exemple, à des rapports sociaux liés à des rapports de puissance.

Du point de vue anthropologique, Nietzsche découvre le modèle énergétique le plus ancien des relations humaines et de la communication dans la relation *créancier/débiteur*, en ce qu'elle figure les relations de puissance du premier sur le second. On retrouve, d'ailleurs, la trace de ce modèle de comportement ethnologique dans le fameux *Essai sur le don* de Marcel Mauss. La thèse universelle de Nietzsche étant que, quoi que nous fassions, nous aurons toujours à produire une physique de la puissance, ne serait-ce déjà que pour croître et grandir individuellement, de l'enfant à l'adulte, car tout individu représente une somme ou une intégrale d'énergies. De même, tout ensemble social se compose effectivement d'énergies le dotant d'une puissance énergétique globale, comprise économiquement et juridiquement, et répartie ou

⁵³ Cf. W. R. Grove, *Die Verwandtschaften der Naturkräfte*, trad. allemande sur la 9^e éd., 1871.

⁵⁴ Inédits 1870-1873, KSA 1.572 : „Jetzt soll sich das Wesen der Natur ausdrücken: eine neue Welt der Symbole ist nöthig, die begleitenden Vorstellungen kommen in Bildern eines gesteigerten Menschenwesens zum Symbol, sie werden mit der höchsten physischen Energie durch die ganze leibliche Symbolik, durch die Tanzgeberde dargestellt.“

⁵⁵ Inédits 1887-1889, KSA 13.221.

classifiée selon des catégories décidées par le « droit des hommes », celui-ci étant établi selon des rapports permanents d'échanges de puissance, même s'ils peuvent varier de nature, de principe ou de forme dans l'histoire.

Le jeu des puissances sociales est déterminé par la répartition de la puissance totale de la communauté considérée. L'extinction de ce qui est une circulation par action et réaction signifierait aussi celle de la communauté ; ce fait a pour conséquence logique qu'il n'est possible de n'envisager qu'un seul changement de modalité, mais non de réalité. Ce qui nous ramène à la notion de forces initiales qui se seraient combinées et interpénétrées, et qui toujours inter-opèrent en se combinant. La combinaison de forces se dote d'une volonté de puissance (*Wille zur Macht*), se réservant ce qui est le plus fort pour le fortifier encore et ruinant tout ce qui est, un tant soit peu, plus faible. Cette absorption se faisant, jusque et y compris les adoptions convenues des plus faibles par les plus forts qui les assimilent, pour ainsi dire, puisque les faibles sont nécessaires à la force des forts. Nietzsche voit dans la notion de « vie », résumée dans son opérativité ultime, comme l'expression des formes croissantes de la puissance, y compris dans l'aboutissement de la connaissance : « La connaissance devint donc partie intégrante de la vie même et en tant que vie, puissance sans cesse croissante »⁵⁶. Naturellement, cette croissance se poursuit jusqu'à un certain point, à partir duquel la vie décline en même temps que ses forces vives, même si la puissance a, entretemps, trouvé à se consolider dans des forces sociales, des institutions qui cristallisent les points précédemment conquis et, par là même, justifient les droits légitimant une puissance acquise (qui peuvent prendre aussi la forme de « droits acquis »). Cette volonté de puissance concentre ainsi en elle pour l'activer tout ce que le concept d'énergie annonçait déjà. Dans le jeu des actions et réactions sociales d'une même communauté, l'énergie peut être tout simplement une parade ou un désir de monstration qui se réalise dans la création. C'est d'ailleurs pourquoi l'énergie ne se définit réellement que par ses efficacités (*Wirkungen*), traduisibles dans les langues les plus mécanistes, aptes à saisir et à établir, comme l'écrit Nietzsche, « une simple sémiotique de la conséquence »⁵⁷. La justice « réelle » a justement le droit à une puissance « réelle » ; c'est cela même qu'écrit Nietzsche, en constatant qu'il n'y a, dans la société, *de facto*, d'autre droit que déterminé par une puissance reconnue ayant autorité et prestige, celle-ci fût-elle « le peuple ». Aussi les droits en puissance cherchent-ils à se faire reconnaître dans la compétition des luttes politiques. Le savoir lui-même est soumis au pouvoir, la vérité du langage est assujettie au Prince, la compétition symbolique joue ainsi sur tous les tableaux du langage, de la société et de la science, en laquelle s'accomplit la Volonté de puissance.

La puissance, reconnue de multiples façons, s'édifie ainsi sur la base d'une énergétique d'échanges dans le rapport le plus primitif qu'il soit de se le représenter, et qui est donc selon les termes du rapport créancier-débiteur, à l'origine de tous les échanges anthropologiques les plus anciens signalés par l'ethnologie. Rapport facilement convertible dans la sémantique du rapport maître-esclave. Mais il peut y avoir dans la réalité une morale d'esclaves et une morale de maîtres, qui s'entrecroisent et s'entremêlent.

⁵⁶ KSA 3.469. Cf. *Le Gai savoir*, III, 110, *op. cit.*, p. 128.

⁵⁷ Inédits 1887-1889, KSA 13.261.

4. La Volonté de puissance

À travers les recherches des physiciens, en particulier celles de Mayer et Helmholtz, on voit bien que l'énergie ou la force, statique ou dynamique, est présentée comme un concentré énergétique prêt à l'utilisation, prêt à une *Auslösung*, c'est-à-dire une explosion, une libération (de la force) ou un déclenchement (de l'énergie). Nietzsche comprend directement cette puissance de déclenchement comme inhérente à l'énergie. Or, c'est précisément ce rôle de déclenchement qui est réservé par Nietzsche à la Volonté de puissance.

Tout d'abord, le mode d'approche généalogique de Nietzsche l'entraîne vers une hypothèse particulière: il en vient à considérer une même « volonté » en nous et hors de nous, ensuite justifiée, non pas sur la base d'une causalité unique, mais sur la découverte d'une multitude de causalités et de centres de force⁵⁸. Certes, la notion de volonté ne lui est pas directement venue d'une science de la nature. Dès le début de sa réflexion philosophique, Nietzsche a reçu la notion schopenhauerienne de volonté liée à une conception du monde « comme volonté et comme représentation » ; cela apparaît en particulier dans *La Naissance de la tragédie* (1872) même si, ensuite, Nietzsche a pris des distances avec Schopenhauer et critiqué sa notion de volonté en concevant la séparation entre représentation et volonté comme nécessaire dans la pensée⁵⁹. Si, avec Giorgio Colli⁶⁰, on peut parler du « mythe de la volonté » propre aux deux philosophes, il n'en est pas moins vrai que Nietzsche a aisément trouvé des conditions scientifiques à cette notion que l'on serait immédiatement tenté d'assimiler à une quelconque métaphysique. Partant du dynamisme de Robert Mayer, comprenant tous les événements de la nature sous le concept de la force ou de l'énergie et sous celui du travail, Nietzsche, d'ailleurs comme Schopenhauer, pense que l'être de la nature est essentiellement un agir (*Wirken*), mais, relativement à celle de Schopenhauer, la philosophie de la nature de Nietzsche s'est centrée sur l'idée d'une conservation quantitative de l'énergie. Il faut noter une élaboration de cette quantité d'énergie dans la mesure où Nietzsche affirmera, pour ainsi dire, son « intériorisation » et même son statut de « qualité intérieure »⁶¹.

Tout à la fois une énergie intérieure et se manifestant extérieurement dans de nombreux domaines, avec la postulation d'obstacles extérieurs, auxquels elle est une force qui va s'opposer et qu'elle va subjuguier, la Volonté de puissance est essentiellement pensée par Nietzsche dans le domaine et le dedans de la vie, mais aussi bien comme une impulsion à la base de toutes les manifestations humaines, individuelles et sociales. Si, en lieu et place d'un sujet d'origine grammaticale, on accepte une mise en place de l'énergie, ce premier point fondamental met en relief deux idéologies antithétiques, mais pas encore l'une au profit de l'autre : l'idéologie de l'agneau et celle de l'oiseau de proie, l'idéologie du faible et celle du fort : d'un côté, le discours de la ruse vindicative du ressentiment et de l'impuissance, et, de l'autre, celui de la puissance portée à vouloir terrasser pour librement s'exercer, à cruellement vouloir subjuguier et dominer. Il n'y a pas, écrit

⁵⁸ Inédits 1882-1884, KSA 10.1[3] : « Si le monde peut être pensé en tant qu'une grandeur déterminée d'énergie et en tant qu'un nombre déterminé de centres d'énergie - et toute autre représentation demeure indéterminée et par conséquent inutilisable - [...] ».

⁵⁹ Inédits septembre 1870-janvier 1871, KSA 7.112 : „Die Trennung von Wille und Vorstellung ist ganz eigentlich eine Frucht der Nothwendigkeit im Denken: es ist eine Reproduktion, eine Analogie nach dem Erlebniß, daß wenn wir etwas wollen, uns das Ziel vor Augen schwebt. “

⁶⁰ Giorgio Colli, *Après Nietzsche* (1974), trad. de l'italien par Pascal Gabellone, Paris, L'Éclat, 1987.

⁶¹ Inédits juin-juillet 1885, KSA 11.564 : „, zur Dynamis noch eine innere Qualität... “

Nietzsche dans sa généalogie de la morale, « un substrat indifférent qui serait libre de manifester ou non de la force »⁶². La vie elle-même, où qu'elle soit, tend vers un maximum de puissance⁶³. Même si, dans la nature, il n'y a pas de buts, il y a cependant une haute conformité des choses, une utilité partout atteinte même sans volonté expresse⁶⁴. Nietzsche note une différence essentielle de principes distinguant l'homme et la nature⁶⁵ :

« Principes : il n'existe dans la nature pas de fins, il n'existe pas d'esprit en dehors des humains et de tout ce qui s'apparente aux humains [...], il n'y a pas de miracle et pas de Providence, pas de créateur, pas de législateur, pas de faute, pas de punition. »

Mais la science permet d'assujettir la nature aux fins de l'homme⁶⁶ par l'affirmation de la Volonté de puissance, qui est un lieu commun entre la vie et l'humanité. Puis, rejoignant le panpsychisme de Friedrich Zöllner, Nietzsche finit même par étendre la Volonté de puissance de la vie au monde, mais vu de l'intérieur⁶⁷ :

« Si l'on admet qu'il est possible d'expliquer notre vie instinctive tout entière comme le développement et la ramification d'une forme fondamentale de la volonté — c'est-à-dire de la volonté de puissance, selon ma thèse, — si l'on admet possible de ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance et qu'on trouve aussi en elle la solution du problème de la fécondation et de la nutrition — c'est un même problème, — en ce cas, on se serait acquis le droit de déterminer sans ambiguïté toute force agissante comme étant : Volonté de Puissance. Le monde vu de l'intérieur, le monde déterminé et désigné par son "caractère intelligible " — ce serait précisément de la " volonté de puissance " et rien d'autre.»⁶⁸

Pour revenir aux humains, l'apparition de la valeur assimilée à la puissance se produit avec « le quantum le plus élevé de puissance (*Macht*) que l'homme puisse s'incorporer »⁶⁹ ; « l'homme : pas l'humanité », car Nietzsche distingue entre l'homme concret, un centre de forces, un système énergétique, et l'humanité, notion globale et abstraite, mais aussi un ensemble contrastant de forces physiques en rapport les unes avec les autres. Si les opprimés ont cru dans le sujet grammatical et ontologique, ils ont cru en ce qui n'était qu'une sublime duperie de soi, un mensonge, dit Nietzsche ; et il ajoute : «La

⁶² GM, I, XIII, op.cit. p. 151.

⁶³ Inédits 1887-1889, KSA 13.261 : „ Das Leben, als ein Einzelfall : Hypothese von da aus auf den Gesamtcharakter des Daseins.

: strebt nach einem Maximal-Gefühl von Macht

: ist essentiell ein Streben nach Mehr von Macht

: Streben ist nichts anderes als Streben nach Macht. “.

⁶⁴ Inédits fin 1876 - été 1877, KSA 8.443: „Wie es in der Natur keine Zwecke gibt und sie trotzdem Dinge von der höchsten Zweckmäßigkeit schafft, so wird auch die aechte Wissenschaft ohne Zweeke (Nutzen Wohlfahrt der Menschen) arbeiten, sondern ein Stück Natur werden, d.h. das Zweckmäßige (Nützliche) hier und da erreichen, ohne es gewollt zu haben. “

⁶⁵ Inédits 1880-1882, KSA 9.112 : „Grundsätze: es giebt in der Natur keine Zwecke, es giebt keinen Geist außer bei Menschen [...], es giebt keine Wunder und keine Vorsehung, es giebt keinen Schöpfer, keinen Gesetzgeber, keine Schuld, keine Strafe. “

⁶⁶ Inédits printemps 1884, KSA 11.90: „, Wissenschaft: die Bemächtigung der Natur zu Zwecken des Menschen —“.

⁶⁷ Friedrich Zöllner (1834-1882), *Über die Natur der Kometen*, 2è éd., 1872.

⁶⁸ PBM, 36, op.cit., p. 65.

⁶⁹ Inédits printemps 1888, KSA 13.221 : „, Werth...Das höchste Quantum Macht, das der Mensch sich einzuverleiben vermag“.

faiblesse sous la vertu du mensonge devient *mérite* »⁷⁰. Telle est la morale ou aussi la politique du ressentiment : c'est un discours faux qui tourne autour de la nostalgie de la force ou de l'énergie. Car la puissance n'est qu'un accroissement auquel tend la force opérante (*die treibende Kraft*). Une observation indépendante de toute morale ou de toute politique nous met en présence de la simple réactivité de l'homme du ressentiment, avec la conduite qui en découle, et cela avant même qu'il soit fait référence à la typologie du maître et de l'esclave. Cette observation permet de décrire les rapports sociaux comme liés à des rapports de puissance : c'est ce que montre la généalogie de la politique des droits et des devoirs qu'explique un texte d'Aurore.

En effet, l'aphorisme 112 d'*Aurore*, intitulé « Pour l'histoire naturelle du devoir et du droit », est très éloquent sur cette question : « Nos devoirs — ce sont les droits que les autres ont sur nous. »⁷¹ En somme, les « droits » des autres sur nous, les autres ont dû d'abord les acquérir dans le don, c'est-à-dire le don d'énergie et de puissance, en nous attribuant d'emblée et spontanément une égalité fictive, une fiabilité immédiate, avec une éducation de longue haleine, mais encore des peines et aussi surtout de l'aide. Inversement, nos « devoirs » ne sont que l'exercice de la puissance qui nous a été attribuée par « les autres » ; et toujours nous rendons dans la mesure où l'on nous a donné. Cette énergétique des échanges a sa source dans ce que Nietzsche révèle par ailleurs dans la II^e dissertation de sa *Généalogie de la morale* : « dans le rapport contractuel entre créanciers et débiteurs »⁷². C'est là une connaissance anthropologique de Nietzsche, qui pense avoir découvert le modèle énergétique le plus ancien ayant présidé aux communications humaines, le modèle de la relation créancier/débiteur, en ce que celle-ci figure les relations de puissance reconnue du premier sur le second. Cet aphorisme 4 signale l'exigence d'une réparation contre tout dommage, exigence dont l'origine se trouverait précisément dans le rapport contractuel entre *créanciers* et *débiteurs*, selon Nietzsche, aussi ancien que les 'personnes juridiques'. Ce rapport nous ramène « aux formes d'achat, de vente, d'échange, de trafic qui sont à son fondement. »⁷³ En effet, le commerce est une forme de vie sociale archaïque : ensemble, « [a]chat et vente, avec leurs conséquences psychologiques, sont antérieurs aux origines de toute organisation sociale et de toute association »⁷⁴. Telle est aussi l'une des origines probables du droit.

Par voie de conséquence, on peut penser que le premier don ne fût lui-même qu'une dette contractée par les « autres » envers la société. Ainsi la chaîne des actions se répercute-t-elle jusqu'à nous, sans qu'il n'y ait nécessité d'aucune agressivité particulière, mais une pure et simple succession d'échanges. Notre « fierté », invoquée par Nietzsche, est de répondre en entrant dans ce jeu d'échanges réciproques. Notons au passage que cette fierté n'est autre que ce que Freud nommera le « surmoi ». Il s'ensuit une énergétique à la fois sociale et juridique. Nos droits peuvent se modifier selon les fluctuations de nos puissances propres. Supposons le scénario suivant : notre puissance sensiblement augmentée subit la pression sociale dans le sens de l'inertie. Si notre

⁷⁰ GM, I ; XIV, *op.cit.*, p. 153.

⁷¹ *Aurore*, p. 113. Nietzsche continue : « Comment les ont-ils acquis ? Par le fait qu'ils nous considèrent comme capables de conclure des engagements et de les tenir, qu'ils nous tinrent pour leurs égaux et leurs semblables, qu'en conséquence, ils nous ont confié quelque chose, ils nous ont éduqués, ils nous ont instruits et soutenus. »

⁷² GM, II, 4, *op.cit.* p. 173.

⁷³ *Ibid.*, KSA 5.297 : „ die Grundformen von Kauf, Verkauf, Tausch, Handel, und Wandel“.

⁷⁴ GM, II, VIII, *op.cit.* p. 181.

puissance continue de s'accroître, ceux qui nous attribuèrent notre puissance initiale n'admettront pas facilement d'abandonner ne serait-ce que leur point de vue ancien. À supposer que les autres finissent par reconnaître notre puissance accrue, ils voudront la voir stabilisée à un point de *statu quo*. Tout changement dans la croissance leur sera insupportable. Mais, inversement, en cas de décroissance de notre puissance acquise, la Volonté de puissance des autres pourra se mobiliser : notre situation affaiblie peut rendre inconfortable la situation d'autrui. La règle issue du principe d'inertie joue dans les deux sens. D'une manière plus universelle, le règne du droit suit la même règle, puisque le droit suppose un certain isomorphisme qui donne à l'institution un « certain état et degré de puissance ». Si le droit demeure, les individus peuvent changer ; le jeu des puissances sociales est à nouveau déterminé par la répartition de la puissance totale de la communauté considérée. De plus, l'extinction de ce qui est une circulation par action et réaction signifierait aussi celle de la communauté. Ce qui nous ramène ainsi à la notion des forces initiales qui s'interpénètrent et inter-opèrent en se combinant. La combinaison des forces est dotée d'une Volonté de puissance⁷⁵, dont la logique est de se préserver du plus fort tout en ruinant le plus faible.

Nietzsche voit dans la notion de vie, ainsi résumée dans son opérativité, comme l'expression des formes croissantes de la puissance, y compris même dans la connaissance : « La connaissance devint donc partie intégrante de la vie même et en tant que vie, puissance sans cesse croissante »⁷⁶. Naturellement, toute croissance se poursuit jusqu'à un certain point, à partir duquel la vie décline en même temps que ses forces vives, même si la puissance a, entre temps, trouvé à se consolider dans des forces sociales, des institutions qui cristallisent les points précédemment conquis, acquis, et par là même, justifient les droits, légitimant une puissance acquise. Cette Volonté de puissance concentre ainsi en elle pour l'activer tout ce que le concept d'énergie annonçait. Dans le jeu des actions et réactions sociales d'une même communauté, l'énergie peut être tout simplement une parade ou un désir de monstration, qui se réalise dans la création. C'est d'ailleurs pourquoi l'énergie ne se définit réellement que par ses efficacités (*Wirkungen*), aptes à saisir et à établir, comme l'écrit Nietzsche « une simple sémiotique de la conséquence »⁷⁷. Ainsi, la justice « réelle » a justement droit à une puissance « réelle ». Par voie de conséquence, on peut penser que le premier don ne fût lui-même qu'une dette contractée par les « autres » envers la société. Ainsi la chaîne des actions se répercute-t-elle jusqu'à nous, sans la nécessité d'aucune agressivité, mais selon une succession d'échanges. Notre « fierté » est de répondre en entrant dans ce jeu d'échanges réciproques.

Au-delà de cette dérivation sociologique avant Durkheim⁷⁸ et Lévy- Bruhl⁷⁹ et dans la continuité de la sociologie psychologique d'un Tarde⁸⁰, surtout consacrée à l'imitation,

⁷⁵ Inédits juin-juillet 1885, KSA 11.560 : „Der Wille zur Macht in jeder Kraft-Combination, sich wehrend gegen das Stärkere, losstürzend auf das Schwächere ist richtiger. NB. Die Prozesse als ‘Wesen’“.

⁷⁶ KSA 3 469. Cf *Le Gai savoir*, III, 110, op.cit. p. 128.

⁷⁷ Inédits 1887-1889, KSA 13.261: „Das Leben, als ein Einzelfall: Hypothese von da aus auf den Gesamtcharakter des Daseins“.

*strebt nach einem Maximal-Gefühl von Macht
ist essentiell ein Streben nach Mehr von Macht
Streben ist nichts anderes als Streben nach Macht
das Unterste und Innerste bleibt dieser Wille: Mechanik ist
eine bloße Semiotik der Folgen“.*

⁷⁸ Emile Durkheim (1858-1917), *Règles de la méthode sociologique*, 1894.

⁷⁹ Lucien Lévy-Bruhl (1857-1939), *La morale et la science des mœurs*, 1903.

la théorie nietzschéenne de l'énergie comporte, dans le rapport à la vie humaine, une forte implication axiologique et débouche sur une théorie de l'appréciation. Ayant fait son profit de la lecture de Rolph⁸¹, proposant une éthique rationnelle, et d'Emerson⁸² dont il se sentait si proche, Nietzsche considère le progrès de la vie se faisant par différenciation et centrage à partir de forces individuelles vers l'ascension et la valorisation des réalisations les plus élevées. D'un point de vue strictement psychologique, Ludwig Klages⁸³ rendit hommage à Nietzsche en reconnaissant que la psychologie avait commencé avec lui et on peut ajouter que, par certains points, Nietzsche a même devancé Freud. En tout cas, il a certainement anticipé sur les positions analogues du moniste Wilhelm Ostwald⁸⁴ qui, comme lui, reconnaissait l'énergie en tant que principe unique de réalité.

5. Conclusion

Nietzsche a partagé nombre de ses pensées les plus audacieuses avec les savants les plus sérieux de son siècle ; toutefois il s'en est emparé d'un point de vue philosophique propre. Contrairement à l'impression qu'il a généralement laissée derrière lui, il a tenu à philosopher en suivant les avancées des travaux scientifiques de l'époque.

Après avoir considéré, jusqu'en 1872, dans *La Naissance de la tragédie*, la *volonté*, l'*illusion* et la *souffrance* (*Wille, Wahn, Wehe*), comme les « mères de l'être », héritées de l'Antiquité, Nietzsche est passé, en 1878 dans *Humain trop humain*, à une conception positive de la Volonté de puissance, opposée à la conception négative de la peur (*Furcht*). En août 1881, dans les montagnes, il a eu l'intuition de l'Étemel retour, qui peut être vue, entre autres, comme une conséquence de sa notion de Volonté de puissance. En 1882, dans le *Gai savoir*, Nietzsche affirme la volonté de vivre (*Wille zum Leben*) et la Volonté de vérité (*Wille zur Wahrheit*), que l'on retrouve dans *Zarathoustra* (1883-1885) et dans *Par delà le bien et le mal* (1886).

Pour Nietzsche, en conclusion, d'une part, du point de vue de la connaissance du monde, « (l)a science mathématique résout le monde en formules. »⁸⁵ Et alors la limite raisonnable, c'est la possibilité pour l'homme de se servir de la nature⁸⁶. D'autre part, du point de vue de la connaissance de l'homme, la Volonté de puissance, qui imprime au devenir le caractère de l'être (inédits 1885-1887), est une pluralité d'accomplissements venant de l'intérieur et allant vers l'extérieur. En suivant cette volonté ou force interne se substituant aux causes extérieures, Nietzsche pouvait se rallier au transformisme de Lamarck compris comme une auto-adaptation active des organismes.

⁸⁰ Gabriel de Tarde (1843-1904), *Essais de psychologie sociale*, 1890.

⁸¹ W. H. Rolph (1847-1883), *Biologische Probleme, zugleich als Versuch zur Entwicklung einer rationelle Ethik* (1881), 2^e éd. 1884.

⁸² Ralph Waldo Emerson (1803-1882) : *Nature*, 1836, *Essays*, 1841, 1844; *The Conduct of Life* (1860). Nietzsche a fait de nombreuses citations des *Essays* d'Emerson.

⁸³ Ludwig Klages (1872-1956), *Sprache als Quelle der Seelenkunde*, 1848.

⁸⁴ Wilhelm Ostwald (1853-1932), Prix Nobel de chimie (1909) est l'auteur d'une *Philosophie de la valeur*, 1913.

⁸⁵ Inédits printemps 1884, KSA 11.90.

⁸⁶ Ibid.